



## LES MODES PARISIENNES.

*Chapeau de M<sup>me</sup> Bidault, rue de Choiseul, 3<sup>bis</sup> — Visite et Vanexou à l'usage de M<sup>me</sup> Payan, rue Vivienne, 13 — Gants Mayev, rue de la Paix, 26 — Ombrelles de M. Lemaréchal, boulevard Montmartre, 77.*

*Paris chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse.*





L. NÈS

## MODES PARISIENNES.

MODES ET FASHIONS DE LA SEMAINE. — PAR MADAME LAMARCA. — LA FEMME DE LA SEMAINE. — PAR MADAME LAMARCA. — LA FEMME DE LA SEMAINE. — PAR MADAME LAMARCA.

### MODES ET FASHIONS.



car le gris et le bleu font à la mode pour nos robes de printemps. Le gris-fer uni, gris-lecture et gris-écru; le bleu se mêle par là à ces nuances grises, et il y

ainsi des lignes blanches avec un peu de gris ressortent très-bien sur du gris-fer uni. Le bleu et le blanc est aussi très-joli, mais ne doivent pas être de même. On a vu une robe raie suivie de plusieurs petites nuances de bleu au coup d'œil, car ce n'est pas une nouveauté au coup d'œil, car ce n'est pas une nouveauté au coup d'œil, car ce n'est pas une nouveauté au coup d'œil. Nous avons encore vu une robe en bleu, qui fait ce bleu charbon, ou gris-bleu, ou gris-bleu, mais qui n'est pas à la mode.

Madame Payan a des choses ravissantes en lingerie, même la jolie robe et le corsage à basquine que notre dessin représente aujourd'hui. Comme on le voit, tout se prépare pour le beau temps, et madame Payan ne reste pas en arrière. Que lui fait à elle, si riche en idées neuves, de donner ses créations à l'avenir — après une petite nouveauté, vite mise entre les mains. Tout son magasin n'est pas en effet en ces robes que dans ce moment; aussi paraît-il difficile de rien voir de mieux : vestes, écharpes, mantelets, fichus à basquine, et surtout un, adorable, nommé fichu-page, car il est garni de nœuds d'épaules à longs bouts frangés, de petites basquines, le tout brodé magnifiquement et orné de fine dentelle. Les cols se font encore très-petits; mais les devants de fichu sont richement brodés et garnis de dentelle. Une broderie, qu'on voit, chez madame Payan, appliquée à tout ce qui est belle lingerie : mouchoirs, fichus, cols, pèlerines, s'appelle jour d'Alcazar; figurez-vous des jours sur lesquels sont des fleurs imitant celles de la dentelle de ce nom : on ne pouvait rien faire de plus joli en broderie au plumetis.

Il faut encore nous occuper des toilettes de bal; car il est grandement question de danser après Pâques, la semaine sainte sera seule exceptée.

Voici les réceptions dont nous n'avons pu parler dans notre dernier Numéro :

Lundi 46 mars, le concert annuel au profit des pauvres apprentis, dans la belle salle de Hertz, sous la direction de madame la marquise de Gabriac;

Mademoiselle Bertrand a chanté d'une manière



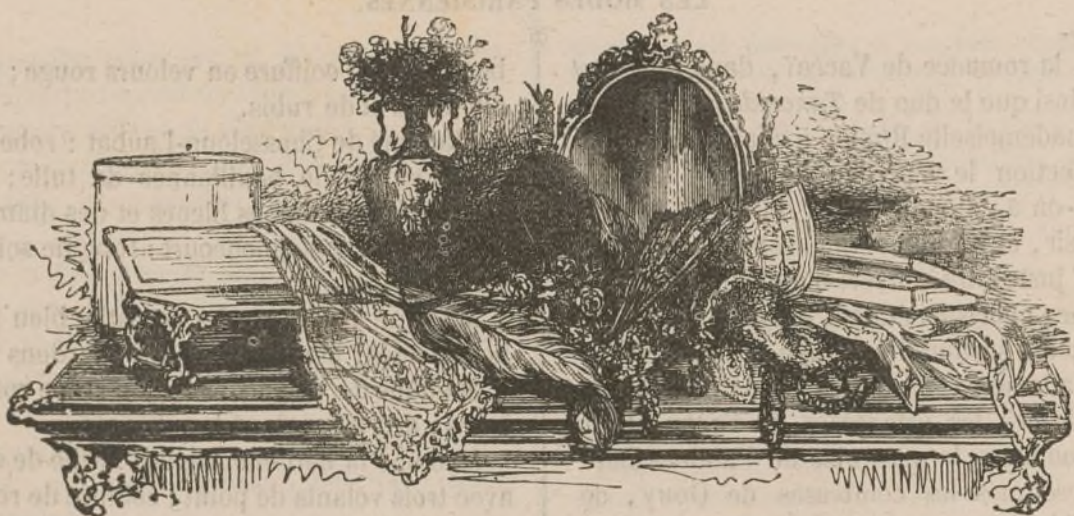


# LES MODES PARISIENNES.

Chapeau de M<sup>me</sup> Bidault, rue de l'Étoile 3<sup>e</sup> - Voile et Parasol à laquino de M<sup>me</sup> Jaryen, rue  
 Vivienne, 13 - Gants Mayeux, rue de la Paix 26 - Umbrelles de M. Lemaréchal, boulevard Montmartre, 17.

Paris chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse.





## LES MODES PARISIENNES.

### Sommaire.

MODES ET FASHIONS DE LA SEMAINE, par madame LOMÉNIE DE V. — LE CIGARE (4<sup>re</sup> partie), par MARIE AYCARD. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

### MODES ET FASHIONS.



voici le gris et le bleu fort à la mode pour nos étoffes de robes du printemps : le gris-fer uni, gris-feutre et gris-écru ; le bleu se mêle parfois à ces nuances grises, et il y

fait bon effet. Ainsi des lignes bleues avec un petit filet blanc ressortent très-bien sur du gris-feutre : le bleu et le blanc est aussi très-joli, mais les rayures ne doivent pas être de même largeur ; une large raie suivie de plusieurs petites présente plus de nouveauté au coup d'œil, car ce sont toujours des rayures : il faut donc les changer le plus possible d'aspect. Nous avons encore le gros-bleu glacé de blanc, qui fait ce bleu charmant qui n'est ni bleu de ciel, ni gros-bleu, mais qui est certainement le bleu à la mode.

Madame Payan a des choses ravissantes en lingerie, témoin la jolie visite et le canezou à basquine que notre dessin représente aujourd'hui. Comme on le voit, tout se prépare pour le beau temps, et madame Payan ne reste pas en arrière. Que lui fait à elle, si riche en idées neuves, de montrer ses créations à l'avance : après une jolie nouveauté, vite une autre lui succède. Pourtant ses magasins n'ont jamais été mieux garnis que dans ce moment ; aussi paraît-il difficile de rien voir de mieux : visites, écharpes, mantelets, fichus à basquine, et surtout un, adorable, nommé fichu-page, car il est garni de nœuds d'épaules à longs bouts frangés, de petites basquines, le tout brodé magnifiquement et orné de fine dentelle. Les cols se font encore très-petits ; mais les devants de fichu sont richement brodés et garnis de dentelle. Une broderie, qu'on voit, chez madame Payan, appliquée à tout ce qui est belle lingerie : mouchoirs, fichus, cols, pèlerines, s'appelle jour d'Alençon ; figurez-vous des jours sur lesquels sont des fleurs imitant celles de la dentelle de ce nom : on ne pouvait rien faire de plus joli en broderie au plumetis.

Il faut encore nous occuper des toilettes de bal ; car il est grandement question de danser après Pâques, la semaine sainte sera seule exceptée....

Voici les réunions dont nous n'avons pu parler dans notre dernier Numéro :

Lundi 16 mars, le concert annuel au profit des pauvres apprentis, dans la belle salle de Hertz, sous la direction de madame la marquise de Gabriac ;

Mademoiselle Bertrand a chanté d'une manière



ravissante la romance de Vaccaï, dans *Roméo et Juliette*, ainsi que le duo de *Tancrède* avec M. Michel; — mademoiselle Ruplen a chanté avec une égale perfection le morceau de Julia, dans *la Vestale*; — on a entendu Batta, qui a fait le plus grand plaisir, et un jeune violoniste, M. Licieux, qui a été à juste titre couvert d'applaudissements.

Les dames choristes étaient en grand nombre; on remarquait surtout : madame la duchesse de Rozan; madame la marquise de Lubersac, sa fille; mesdames les princesses de Craon et de Galitzin, madame la marquise de Faudoas Barbazan; mesdames les comtesses de Gouy, de Boursier, d'Appony; madame la duchesse de Berwick et sa fille, mesdames les marquises de Vogué et de Tamisier, madame la comtesse de Sainte-Aldegonde.

Toutes ces dames, en robes de tarlatane blanche, avec fleurs naturelles dans les cheveux et bouquet au corsage, offraient un coup d'œil charmant.

Les dames patronesses avaient des nœuds de satin bleu et argent à l'épaule.

Les chœurs ont chanté *lei Lombardi*, — *la Vestale*, *Hernani* et *Nabuco*.

Cette foule élégante et aristocratique, réunie à deux heures, ne s'est séparée qu'à six heures, et le temps n'a paru long à personne.

Jeudi 19, bal au Luxembourg. Le duc de Montpensier a dansé plusieurs contredanses, entre autres avec madame la baronne Lefébure et mademoiselle Roussin.

Dans la société, qui était très-nombreuse, on remarquait le prince de Montleat, — madame la duchesse d'Estissac, — la princesse d'Essling et sa fille, — madame Thiers, — madame Dosne et sa fille, — madame la comtesse de Ségur, — M. le comte et madame la comtesse de Chasseloup-Laubat, — madame Lehon, — M. et madame Firmin Rogier, — M. et madame de Magnoncourt, — madame la marquise de Barthélemy, — madame Duchâtel, — madame la comtesse Maisson, — madame la baronne Roussin et sa fille, — madame de Behague, — madame la baronne de Noirmont, — M. le comte et madame la comtesse Lanjuinais, — M. et madame de Vennes; — M. le comte et madame la comtesse d'Angasse; — M. le marquis de Béthisy, — M. le comte de Boissy, — beaucoup de pairs et de généraux.

Pour les toilettes, nous dirons que madame Decazes portait une robe de satin bleu-Joinville garnie de deux volants de point, et une berthe de point; sa coiffure était composée de plumes blanches, de velours bleu et d'argent.

Madame la baronne Lefèvre : robe de crêpe rose, à trois volants garnis de dentelle blanche; guirlande de fruits et de diamants.

Madame de Behague : robe rose, garnie de

bouillonnés; coiffure en velours rouge; parure de diamants et de rubis.

Madame de Chasseloup-Laubat : robe de moire bleue garnie de bouillonnés de tulle; dans les cheveux, des plumes bleues et des diamants.

Madame de Magnoncourt : robe de soie mauve; coiffure verte.

Madame Thiers : robe de satin bleu garnie de bouillonnés; pour coiffure des chardons verts.

Madame de Vennes : robe de crêpe rose à deux jupes; des roses dans les cheveux.

Madame la baronne Athalin : robe de satin rose avec trois volants de point; coiffure de roses et de diamants.

Mademoiselle Hallez-Claparède : robe de soie paille garnie de velours découpés; dans les cheveux, une guirlande de fruits.

Le même jour, avait lieu, chez lady Cowley, à l'ambassade d'Angleterre, un raout fort nombreux, sur les toilettes duquel nous regrettons de manquer de renseignements.

Vendredi 20, chez madame la comtesse de Rigny, un très-beau concert, dans lequel se sont fait entendre Lablache, Mario, Persiani et Grisi.

Assistaient à cette réunion : Madame la marquise de Padoue, — madame la marquise de Talhouet, — madame la duchesse d'Uzès, — madame la comtesse de La Ferronnays, — madame la comtesse Lagrange, — madame la duchesse d'Istrie, — les ministres et les notabilités de la chambre des pairs et des députés.

Les fleurs naturelles étaient en profusion; les robes de taffetas d'Italie ainsi que la couleur blanche et le point d'angleterre dominaient. — Les coiffures le plus généralement adoptées étaient les fleurs et les diamants.

Samedi 21, solennité à l'Opéra. Tout Paris attendait Félicien David à sa seconde épreuve. Bien qu'elle ait été accueillie un peu froidement, — trop froidement peut-être — son œuvre révèle incontestablement de grandes beautés.

La réunion était très-belle; on voyait quelques jolies toilettes. Ce qui nous a frappée, c'est qu'il y avait plus de coiffures parées que de coiffures en cheveux.

La jolie madame de D... portait une coiffure blanche, frangée d'argent, qui produisait le plus piquant effet sur ses beaux cheveux noirs.

Madame de Behague avait une coiffure de velours vert, richement ornée d'or; un bouquet de plumes blanches tombait sur le côté gauche.

Beaucoup de coiffures frangées d'or ou d'argent et posées fort en arrière, descendaient très-bas.

Lundi 23, concert chez M. le comte Roy. Lablache, Ronconi, Mario, mesdames Grisi et Vera ont chanté *Guillaume Tell*, *les Puritains*, *la Favorite* et *Hernani*. Batta a joué des solos de violoncelle; madame Vera tenait le piano.

Madame la marquise de Talhouet portait une



robe de dentelle noire sur un dessous de satin bleu, une écharpe en dentelle blanche et un bonnet orné de pensées mêlées de diamants.

Madame la duchesse d'Uzès : une robe de pou-de-soie blanc ; des camélias rouges et à larges feuilles pour coiffure.

Madame la marquise de Lavalette : une robe de taffetas d'Italie couleur citron.

Madame la baronne Giraud de Langlade : une robe de taffetas blanc ; une couronne de feuillage vert.

Madame la baronne de Mareuil : une robe de satin blanc ; coiffure en velours noir, petit bord orné de plumes.

Madame de Behague : une robe de taffetas d'Italie, couleur paille, à deux grands volants en point d'Angleterre ; beaucoup de diamants dans les cheveux.

Madame la duchesse d'Istrie : une robe de pou-de-soie blanc, berthe pareille ; couronne de camélias rouge à large feuillage vert ; au cou, un petit velours noir fermé par une broche de diamants.

Madame la comtesse de La Ferronnaye : robe à trois jupes de tulle blanc sur un dessous rose glacé blanc, orné de nœuds pareils ; pour coiffure un feuillage vert mêlé de diamants.

Madame la comtesse de Gouy : robe de taffetas d'Italie bleu de ciel.

Madame la comtesse de Glesqueville : robe de pou-de-soie blanc.

Nous voudrions décrire bien d'autres toilettes encore, mais nous craignons que nos articles paraissent trop longs et nous nous bornerons à dire que nous aurions pu citer les toilettes de mesdames de Bois-Savary, — de Vatry, — Hinguerlot, — la comtesse de Vergenne, — la comtesse d'Eroys, — madame Hoche, — la comtesse de Lagrange, — la baronne de Vaufreland, — la comtesse Lecoulteux, — la comtesse de Bondy, — la comtesse de Lariboissière, — madame Ardoin et sa fille, — madame de Villeplaine, — madame Baudon et sa fille, — madame la comtesse de Courzi.

Nous ne parlerons de messieurs les ministres, généraux, députés et magistrats, non plus que de messieurs les princes de Craon, les marquis d'Esquerac et d'Audiffret, que pour mémoire ; tous ces graves personnages appartiennent plutôt à la politique qu'à la fashion, et nous avons le bonheur de ne nous occuper jamais de politique.

LOMÉNIE DE V.

#### Détails du Dessin.

Redingote de taffetas d'Italie brodée d'une petite passementerie chaînette et ornée de boutons-visite de turlatane brodée, doublée d'une turlatane rose. — Capote de crêpe ornée d'un saule en marabout.

Robe de barège à plusieurs plis garnissant presque

entièrement la jupe-lichu à basquine. Cette basquine tient à une ceinture en mousseline qui entoure la taille et dans laquelle est passé un ruban.

Nos abonnés comprendront que les fleurs qui ornent les cheveux de la jeune fille sont naturelles, et que c'est une fantaisie du dessinateur.

#### PATRONS.

L'impossibilité de donner en entier, sur une seule feuille de couverture, la jolie visite de madame Payan nous a mis dans la nécessité de n'en offrir qu'une partie aujourd'hui ; dimanche prochain nous donnerons le complément.

Nous donnerons ensuite des patrons de chapeaux et capotes de plusieurs bonnes maisons.

#### MAISONS RECOMMANDÉES.

**Darche**, joaillier de M. le prince de Joinville. Passage des Panoramas, 55.

**Madame Barthélemy**, nouveautés en mantelets, visites, écharpes, bonnets, coiffures et garnitures de robes de bal. Faubourg-Poissonnière, 3 bis.

**Millery** (élève de Batton), fleurs artificielles, plumes. Rue de Ménars, 12.

**Lassalle et Compagnie**, rue Louis-le-Grand, 35. Maison de commission. Cette maison, nos abonnés le savent, expédie tous les objets de Paris qui lui sont demandés, en articles de toilette, bijoux, fleurs, cachemires, dentelles, ameublements, bronzes, etc., etc.

Entretenir la beauté des dents, maintenir leur parfait état de conservation, c'est une des premières conditions de l'élégance, mieux encore, de la santé. Le premier de ces titres nous autorise à recommander à nos abonnés un homme fort habile dans sa profession, M. Hattute, dentiste, galerie Vivienne, 13. Ce nom n'est point inconnu aux lecteurs des *Modes parisiennes*, car M. Hattute est peut-être celui des dentistes qui possède la clientèle la plus aristocratique.

LE

## CIGARE.

« Oui, c'est lui... c'est lui-même.

— Léon !

— Maurice !

— Est-ce bien toi ?

— Parbleu oui ! embrasse-moi, mon cher Léon... d'où sors-tu, mon ami ? mais, mon Dieu ! nous ne nous sommes pas vus depuis Louis-le-Grand !

— Depuis sept ans, dit Léon : que veux-tu ? ma mère m'a retenu dans ses terres au fond de la Touraine ; elle a fait de moi un gentilhomme campagnard : j'ai chassé, j'ai remis des terres en valeur... enfin j'ai obtenu un congé ; je viens passer trois mois à Paris. »

C'étaient deux camarades de collège, MM. Léon de La Roque et Maurice de Ménars, qui s'abordaient ainsi sur le boulevard des Italiens après



s'être perdus de vue depuis plus d'une olympiade, comme ils se le dirent en termes classiques. In-séparables sur les bancs de l'école, une fois entrés dans le monde, ils ne songèrent plus guère l'un à l'autre; leur rencontre inopinée réveilla chez eux une amitié d'enfance, assoupie, mais non éteinte. Maurice, en sa qualité de Parisien, voulut avoir les honneurs de ce hasard heureux, et il entraîna son ami à la Maison-Dorée, où il l'installa dans un cabinet particulier; il commanda ensuite un excellent déjeuner, auquel tous deux firent honneur avec un appétit qui rappelait celui du collège, et une bonne humeur naturelle entre deux personnes dont aucune rivalité ni aucun conflit d'intérêt n'avaient jamais altéré les sentiments. Quand les domestiques se furent retirés, en laissant les bouteilles de champagne débouchées et dans leurs seaux de glace, l'entretien devint intime.

« Eh bien! mon cher Maurice, dit Léon, l'été tient-il les promesses du printemps? Tu passais pour riche au collège; as-tu conservé ton patrimoine? l'as-tu augmenté?

— J'ai doublé ma fortune, répondit Maurice.

— Vraiment!

— Oui, par un riche mariage, et un mariage d'amour; car j'aimais ma femme comme un fou, Léon, et, depuis qu'elle est à moi, mon amour a redoublé... Pardonne-moi, si au lieu de te donner à déjeuner chez moi, je t'ai conduit au cabaret; je suis seul à Paris; madame de Ménars est à la campagne; je vais la rejoindre ce soir: s'il était raisonnable de t'enlever à Paris, je te proposerais de venir avec moi et te présenterais à ma femme. »

Pendant ces explications, la figure naturellement enjouée de Léon de La Roque avait pris une expression chagrine assez extraordinaire après un déjeuner où le médoc et le champagne n'avaient pas été épargnés; Maurice s'en aperçut.

« Qu'est-ce, Léon, lui dit-il, le bonheur dont je jouis te contrarie-t-il? es-tu assez malheureux pour porter envie au bonheur de tes amis?

— Fi donc! s'écria Léon en serrant la main de son ami: moi contrarié de ton bonheur! moi porter envie à quelqu'un! jamais, Maurice, jamais. Sans être riche, je jouis de cette *mediocritas aurea* qu'Horace conseille et préconise; mais je t'avoue que la vie retirée que je mène en Touraine me fatigue et me pèse, et que je n'entends pas parler d'un riche mariage sans en souhaiter pour moi un pareil. En Touraine, il n'y a point de parti qui me convienne.

— Tu es donc bien difficile, Léon?

— C'est possible, mon ami.

— Bien ambitieux? dit encore Maurice.

— C'est vrai.

— Ah! tu veux faire un riche mariage?

— Oui, si je le puis.

— Eh bien! épouse la femme de chambre de ma femme. »

A cette proposition, un feu sombre s'alluma dans les yeux de M. Léon de La Roque; ses sourcils se croisèrent, et il pâlit visiblement.

« Épouse Justine, reprit Maurice sans paraître s'apercevoir de l'émotion de son ami; c'est une jolie fille, jeune, sage, dont ma femme a toujours été très-contente: un trésor!

— Maurice! Maurice! s'écria Léon.

— C'est un vrai cadeau, continua Maurice, et je te conseille de faire ta cour à ma femme pour qu'elle plaide ta cause auprès de Justine.

— Monsieur de Ménars, dit Léon au comble de la colère, finissez cette plaisanterie! vous devez vous souvenir qu'au collège même je n'étais pas d'humeur à souffrir vos persiflages.... je ne suis pas endurant.... la femme de chambre de votre femme!

— Justine a trois millions, » répondit tranquillement Maurice.

A cette confidence inattendue, la figure de M. Léon de La Roque se détendit, l'arc de ses sourcils reprit sa forme habituelle: trois millions effaçaient la distance sociale qui séparait la femme de chambre du gentilhomme tourangeau.

« Trois millions! s'écria-t-il.

— Tout autant.

— Des espérances éloignées, dit Léon, des droits éventuels sur la succession d'un oncle d'Amérique.

— Du tout: Justine a trois millions en bel or, en bons et beaux quadruples, une monnaie superbe.... ils sont déposés à la Banque.

— Les trois millions?

— Eux-mêmes; et celui qui aura su conquérir le cœur et la main de Justine sera en même temps l'heureux propriétaire des plus beaux quadruples que j'aie jamais vus: neufs, reluisants, bien cordonnés.... En vérité, Léon, Justine est une jolie fille.

— Ah ça mais, s'écria le Tourangeau, tu es donc bien riche, toi, pour donner à ta femme une femme de chambre qui a trois millions?

— Oh! reprit nonchalamment Maurice, je ne suis pas riche: j'ai trente mille livres de rente.

— Tu as donc une femme de chambre plus riche que toi?

— Eh! mon Dieu, oui.

— Voyons, mon cher Maurice, dit Léon alléché par les trois millions qu'on venait de faire luire à ses yeux, ne me traite pas en provincial, je suis ton ami.

— Je ne te dis rien qui ne soit de la plus exacte vérité; Justine a trois millions, vingt-deux ans, de la sagesse, et la plus jolie figure du monde; mais, par exemple, si tu parviens à l'attendrir et à faire tomber dans la tienne une main qui sera peut-être vivement disputée, tu ne pourras





pas te vanter d'avoir fait le premier battre le cœur de Justine : Justine est veuve.

— Veuve ?

— Oui : quelques mois avant mon mariage, elle avait épousé mon valet de chambre... mais elle n'a pas eu le temps de l'apprécier ; à peine si le pauvre Georges a vécu deux mois avec elle, trois mois au plus.... c'est fâcheux, c'était un bon sujet.

— Et ce Georges lui a laissé trois millions ?

— Georges, répondit Maurice, ne lui a rien laissé... ah ! oui, quelques dettes, que j'ai payées.

— Explique-toi, au nom du ciel ! » dit Léon avec une mauvaise humeur mal contenue.

En parlant ainsi, le jeune Tourangeau vida son verre de champagne, et, avançant la main vers une soucoupe dorée qui contenait des cigares, il en prit un et s'apprêta à le fumer.

« Que je t'explique comment ma femme de chambre a trois millions?... C'est un cigare, mon ami, qui lui a valu cette fortune, et l'histoire de ce cigare est celle de mon mariage, ajouta Maurice : je te dois ce récit, sans lequel tu me croirais peut-être un mauvais plaisant ; écoute-moi. »

M. Maurice de Ménars prit alors à son tour un cigare ; il l'examina avec attention, l'alluma, remplit son verre, et, après avoir ainsi mêlé la saveur de l'ail au parfum du havane, il commença :

« Tu sais, mon cher Léon, que j'ai toujours habité le faubourg Saint-Honoré....

— Oui, dit Léon, dans une maison qui appartenait à ton père....

— Et dont j'ai hérité, reprit Maurice : et, par mon mariage, la maison qui fait face à la mienne est aussi à moi. Un jour, c'était à peu près deux ans après notre sortie du collège, j'étais dans une petite chambre de garçon que tu connais, mes fenêtres ouvertes, mes jalousies baissées, lorsqu'un bruit parti de la rue m'attira à une fenêtre ; je regarde, la cause du bruit s'était éloignée ; en relevant les yeux, je vois à la fenêtre en face de la mienne une jeune fille belle.... Tu en jugeras, tu verras ma femme, Léon.

— C'était ta femme ?

— C'était celle qui devait l'être six mois plus tard ; c'était mademoiselle Eugénie de La Tour. Elle leva les yeux, s'aperçut qu'on la regardait à travers une jalousie, et la vision disparut ; au même moment, Georges, mon valet de chambre, entra chez moi.

« — Georges, lui dis-je, quelle est donc cette jeune personne que je viens d'apercevoir dans la maison vis-à-vis ?

« — La voisine de monsieur, la fille de M. de La Tour.

« — Une jolie personne, Georges.

« — Charmante, monsieur : elle sort du cou-

vent ; elle n'est notre voisine que depuis huit jours.

« Mon père connaissait un peu M. de La Tour, et moi-même j'avais eu l'honneur d'être reçu chez lui quelquefois ; mais notre voisin était veuf. Quoique riche, il vivait d'une façon assez retirée. Quelques amis de son âge, quelques femmes sur le retour, composaient sa société ; on jouait le whist chez lui. Je m'y étais prodigieusement ennuyé quand mon père m'y avait conduit, et j'avais négligé d'y reparaitre. Dès que j'eus aperçu sa fille, je brûlai d'envie d'être de nouveau admis à ces soirées, qui jusque-là m'avaient paru si fatigantes. Mon père voulut bien m'ouvrir une seconde fois la maison de M. de La Tour. Je vis Eugénie, je lui parlai, je devins un des hôtes les plus assidus de son salon. Pour lui plaire, et surtout pour plaire à M. de La Tour et trouver un prétexte à mon assiduité chez lui, j'appris à jouer le whist, j'étudiai les goûts du vieillard, je flattai ses manies, je partageai ses opinions. Cependant mon bonheur avait voulu que mes fenêtres se trouvassent en face de celles d'Eugénie, et tu sens que je mis à profit ce hasard si important pour mon amour. Bientôt Eugénie ne quitta plus sa fenêtre quand elle me vit à la mienne... Combien de douces heures se sont écoulées ainsi à nous regarder ! Le soir, notre bouche expliquait le langage de nos yeux. J'aimais Eugénie avec toute l'ardeur de mon âge, et je pouvais me flatter d'être aimé à mon tour. Notre naissance était pareille, nos fortunes à peu près égales ; Eugénie était un peu plus riche que moi, j'étais néanmoins un parti convenable pour elle ; je ne songeais qu'au mariage, et mon père, ravi de m'établir richement, approuvait mon amour. De son côté Georges, mon valet de chambre, était amoureux. Un soir, après m'avoir mis au lit, au lieu de s'en aller suivant sa coutume, il resta debout devant moi, le visage triste et les yeux noyés de larmes.

« — Monsieur est bien heureux, me dit-il.

« — Oui, Georges, elle m'aime.

« — Moi aussi elle m'aime ; mais....

« — Tu as une maîtresse, Georges ?

« — Oui, monsieur.

« — Tu ne me l'avais pas dit.

« — Hélas ! non.

« — Et tu l'appelles ?

« — Justine, monsieur.

« — Elle t'aime ?

« — Oh ! oui, monsieur, de tout son cœur.

« Georges avait vingt ans, continua Maurice : il était fort joli homme, et je n'eus pas de peine à le croire.

« — Eh bien ! lui dis-je, puisque tu l'aimes et qu'elle t'aime, de quoi te plains-tu ?

« — Je me plains de M. votre père, qui ne veut pas que je l'épouse.... Il faut que je renonce à



Justine ou que je quitte votre service. M. de Ménars ne veut pas que son fils ait un valet de chambre marié : je ne songerais qu'à ma femme, dit-il, et plus à monsieur ; je serais inexact, négligent ; ma femme m'occupera le jour et la nuit, et, quand viendront les enfants, je serai un homme perdu. Plaidez ma cause auprès de M. votre père, ajouta Georges, vous qui allez être si heureux ; car vous aimez mademoiselle de La Tour, et rien ne s'opposera à votre union avec elle. Songez, monsieur, à votre désespoir, si un refus imprévu troublait votre amour, et venez-moi en aide.

» Hélas ! en parlant ainsi, Georges ne se doutait pas que mon amour était, en effet, menacé d'un grand danger et que mon mariage lui coûterait à lui la vie. Le lendemain même j'instruisis mademoiselle de La Tour des amours de Justine et de Georges ; elle s'intéressa à ces jeunes gens : ils étaient dans une situation pareille à la nôtre, et nous occuper du mariage de mon valet de chambre, parler de Justine et d'amour, c'était appeler l'attention sur la passion qu'Eugénie et moi nous ressentions l'un pour l'autre. J'intercedai donc auprès de mon père en faveur de Georges ; mademoiselle de La Tour se joignit à moi, et Georges, sans quitter mon service, épousa Justine.

— Cette Justine qui maintenant a trois millions ? dit Léon.

— Elle-même, mon ami ; elle n'avait alors qu'une très-jolie figure et de fort bonnes qualités : je puis t'assurer qu'elle possède encore tous ces avantages.

— Je vois ce que c'est, reprit Léon : un frère aîné, parti matelot pour l'Inde ou pour le Mexique, dont la succession inespérée est venue enrichir une pauvre fille qui n'y songeait guère.... on ne voit que cela dans les journaux.

— Tu te trompes, mon ami ; le fait est devenu très-rare, et je crois qu'il l'a toujours été : d'ailleurs Justine n'a point de parents ; elle est orpheline depuis l'enfance et fille d'une mère qui n'avait ni frères ni cousins ; ce n'est pas cela.

— Voyons donc, » dit le Tourangeau.

Maurice continua.

« Ce n'est plus de Georges ni de sa femme que je vais te parler maintenant ; c'est de moi. Parmi les personnes qui venaient assidûment chez M. de La Tour, se trouvait un homme de quarante ans, petit, maigre, chétif, noir comme une taupe, et dont le français équivoque et l'accent étranger servaient de texte aux plaisanteries d'Eugénie et aux miennes, lorsque, tous deux retirés dans un coin du salon, nous parvenions à nous dérober à l'attention des joueurs de whist. Il se nommait don Tadeo de La Cueva ; c'était un Havanais, un ami de M. de La Tour, venu en France pour rétablir sa santé, altérée par le climat de Fernambouc. M. de La Cueva vivait à

Paris obscurément ; il habitait le troisième étage d'un petit hôtel garni, et mangeait, comme nous l'avons su depuis, dans un de ces restaurants problématiques, où l'économie et le besoin de vivre se livrent une guerre continuelle. La table de M. de La Tour lui était cependant ouverte et son couvert y était mis tous les jours ; mais don Tadeo ne profitait de cette faveur que deux fois la semaine. Les jours maigres : ces jours-là il n'osait pas se fier à la cuisine de son restaurateur, et venait à six heures s'asseoir à côté de mademoiselle de La Tour, certain que les poissons et les légumes qui paraissaient sur la table de son ami avaient été accommodés suivant les commandements de l'Eglise et de façon à satisfaire le rigorisme d'un chartreux, car don Tadeo de La Cueva était fort dévot. M. de La Tour parlait volontiers de son ami don Tadeo ; il en faisait l'éloge à tout propos : il vantait sa naissance, sa probité, sa franchise et surtout sa piété.

» Don Tadeo, disait-il, est fort riche, malgré ses habitudes simples et sa façon de vivre plus que modeste : il est cinq ou six fois millionnaire ; s'il le voulait, il habiterait un bel hôtel, se ferait servir par une foule de domestiques et roulerait carrosse.

» — Il est donc avare ? disait mon père, à qui don Tadeo ne revenait pas.

» — Peut-être, avouait M. de La Tour, a-t-il un peu de penchant à l'avarice ; mais sa manière de vivre tient plutôt à la simplicité de ses goûts qu'au désir d'accumuler.

» Cependant don Tadeo de La Cueva, malgré la froideur que lui témoignait mon père, sembla vouloir s'attacher à moi : il recherchait l'occasion de m'entretenir ; il paraissait tenir surtout à capter ma confiance, à m'arracher mes secrets.... J'en avais un.... j'aimais Eugénie, et, ce secret, je n'avais pas besoin de le dire, on le devinait rien qu'à nous voir, on le lisait dans nos yeux ; le son de notre voix, quand nous venions à nous parler, nous trahissait. Eugénie semblait partager l'aversion de mon père pour don Tadeo : elle ne l'écoutait qu'avec répugnance, ne se prêtait qu'avec une contrainte visible aux efforts qu'il faisait pour se rapprocher d'elle ; et, lorsque M. de La Tour reprochait à sa fille de manquer d'égards et de politesse, Eugénie s'excusait en riant sur la façon peu intelligible dont M. de La Cueva parlait le français. Moi seul je répondais aux avances de ce Havanais ; j'écoutais ses longs récits, et, quand les parties de whist étaient finies, je lui sauvais l'ennui de rester isolé dans le salon de M. de La Tour, sans trouver à qui parler. Il abusait quelquefois de ma complaisance ; il lui arrivait de temps en temps de me prendre par la main et de m'entraîner avec lui dans le jardin de l'hôtel : là, il tirait de sa poche l'étui qui renfermait ses cigares de la Havane, en choisissait un avec soin,



et me l'offrait en me disant dans son baragouin moitié français, moitié espagnol :

» — *Es excellente*, monsieur Maurice.

(*La suite au prochain Numéro.*)

MARIE AYCARD.

### Causeries.

\* Cette histoire se passait hier, en plein Louvre, vers neuf heures du matin.

Quelques personnes privilégiées parcouraient en zigzag les travées de l'exposition de peinture; celles-ci en faisant osciller de l'œil droit à l'œil gauche un petit lorgnon d'écaille; celles-là en feuilletant le livret; d'autres en prenant des notes; d'autres en se contentant de voir; le plus grand nombre enfin, malgré tous leurs efforts, ne voyant rien autre chose que toutes sortes de couleurs.

Cependant un promeneur isolé, qu'à son habit bleu-barbeau aux boutons dorés, autant qu'à l'honnêteté de ses gestes, on pouvait prendre, sans crainte de se tromper, pour bourgeois du Marais, se montrait visiblement contrarié. Aussi, arrivé à vingt pas du n° ..., il leva les yeux au plafond, et, après un sourire satanique, il se livra tout bas au monologue suivant :

« Il est bien bizarre que ce petit monsieur à moustaches soit toujours devant le portrait de mon épouse. Certainement ce n'est pas pour les beaux yeux de ce particulier-là que j'ai dépensé cent louis à faire attraper ma femme par M. Dubuffé. Mais voyez un peu s'il en démordra ! Il y a un quart d'heure, il avait le nez sur les diamants de Caroline; à présent c'est son éventail qu'il paraît contempler. Je suis sûr que cet individu ne peut avoir que de mauvaises intentions. Que diable ! on n'envisage pas ainsi les gens pendant des heures d'horloge, surtout avec une jumelle. C'est louche. Ce monsieur doit être un voleur, ou pis que cela, un amoureux. »

Il avait fini là son aparté, lorsqu'il remarqua avec un plaisir inexprimable que l'inconnu se détachait enfin du cadre de sa moitié. Mais ce n'était probablement qu'une feinte, car au lieu de s'éloigner franchement, comme tout honnête homme doit le faire, il allait jeter un coup d'œil sur quelques tableaux environnants, et revenait ensuite, comme malgré lui, se coller devant le portrait de la bourgeoise en grand costume.

Ces allures, comme on pense, ne tardèrent pas à faire sortir le mari des gonds; il s'avança plein de courroux, et bientôt le dialogue suivant s'établit entre l'inconnu et lui :

— Monsieur, pourquoi regardez-vous ainsi cette femme ?

— Monsieur, je ne puis pas faire autrement.

— Mais, monsieur, cela me déplaît, qu'on regarde, comme vous faites, ce qui m'appartient.

A ces paroles, l'inconnu, pensant qu'il avait affaire au peintre, auteur du tableau, baissa le ton, et répondit :

« Monsieur, veuillez accepter mes excuses bien sincères.

— Alors, vous ne le regarderez plus ?

— Au contraire, et de plus, je vous ferai beaucoup de remerciements ..

— Mais, monsieur, avez-vous l'intention de vous moquer de moi ?

— Aucunement, monsieur; mais vous avez si noblement exprimé mon objet...

— Votre objet, monsieur, votre objet ! Voilà qui est d'une indécence sans bornes ! Que voulez-vous dire ?

— Qu'il n'y manque absolument rien, et que mon brevet d'invention...

— Comment, votre brevet d'invention ? Que diantre me chantez-vous là ?

— Que mon brevet d'invention ne saurait plus m'être refusé.

— Ah ça ! je n'y entends plus rien. Qu'y a-t-il de commun, s'il vous plaît, entre votre brevet d'invention et ma femme ?

— Votre femme !... Comment ! vous n'êtes pas l'auteur de ce tableau ?

— Moi, je suis son mari... Et vous, monsieur ?

— Moi ? Je suis éventailiste. C'est moi qui ai fourni l'éventail avec lequel madame votre épouse se montre dans toute sa majesté. »

\* Pour le Bonhomme-Richard, le *temps* est l'étoffe dont la vie est faite.

Pour feu Chompré et pour les amateurs de *rébus*, le *temps* est un vénérable vieillard armé d'une faux.

Pour les vaudevillistes modernes, le *temps* est un grand maigre.

Pour les musiciens, le *temps* est l'élément constitutif du rythme, le battement de la mesure, la pulsation de l'artère musicale.

Jusqu'aujourd'hui la musique, et sa sœur la danse, n'ont procédé que par deux, par trois, par quatre et par six *temps*. Tout ce qui ne marchait pas d'après cette loi rythmique était proclamé boiteux, illégal, monstrueux, décrété de barbarisme, et mis au ban des oreilles musicales et des sphères chorégraphiques.

Mais il était écrit que notre siècle saperait de fond en comble toutes les traditions de nos pères.

La fièvre de l'innovation vient de s'attaquer au rythme, comme si M. Hector Berlioz n'avait pas déjà pratiqué de suffisantes brèches dans cet édifice carré sanctionné par les âges !

Les journaux anglais nous apprennent que mademoiselle Lucile Grahn vient d'inaugurer l'ouverture du théâtre de la Reine par une *valse à cinq temps* !

Vous tous, jeunes et vaillants piliers de nos soirées, aimables desservants de nos bals, vous qui glissez follement sur le parquet en pressant la taille svelte de votre danseuse, pouvez-vous me rendre raison d'une *valse à cinq temps* ?

N'est-ce pas comme si je vous parlais d'un *quatrain* de *six vers* ?

Vainement vous me direz que la classique et majestueuse valse a déjà subi une douloureuse atteinte en France et en Allemagne. Vainement vous me citerez la valse à *deux temps*, usurpatrice effrontée d'une sœur légitime ! Mais du moins elle ne sort pas de la physiologie de l'art, ni des lois de l'acoustique.

En est-il de même de la *valse à cinq temps* ? Non, morbleu ! non ! C'est le plus énorme barbarisme qui se soit jamais glissé dans les régions chorégraphiques et musicales ! Mademoiselle Lucile Grahn aura à répondre de cette énormité devant le monde artiste et dansant.

Sans doute, chez le peuple anglais, dont l'oreille et le sens rythmique sont fort sujets à caution, mademoiselle Grahn a dû obtenir un bill d'impunité pour cette innovation audacieuse; mais nous attendons l'excentrique sylphide devant la rampe de la rue Lepelletier, et nous verrons si la *valse à cinq temps* trouvera grâce auprès du public parisien.

Hier, nous parlions à un Anglais de cette impertinente *valse à cinq temps*; il nous répondit avec flegme : « Le *temps* ne fait rien à l'affaire. »

Dans quel *temps* vivons-nous, juste ciel ! pour qu'un insulaire ose ainsi abuser de notre langue !

### CHRONIQUE THÉÂTRALE.

\* L'affiche du Théâtre-Français annonce pour lundi prochain, *sans remise*, la première représentation d'*Une*



*Fille du Régent*, comédie-drame de M. Alexandre Dumas. Les dernières répétitions présagent un beau succès.

\* Par un acte en date du 13 février dernier, M. Alexandre Dumas s'est rendu acquéreur du droit au bail emphytéotique, consenti pour cinquante et une années, du théâtre de Saint-Germain-en-Laye et de ses dépendances. On ne dit pas quel est le projet de M. Alexandre Dumas à l'égard de cette scène extra-muros; on présume qu'elle servira sans doute, pendant la belle saison, à des solennités dramatiques particulières.

\*\* On a beaucoup parlé d'un projet qui avait pour but d'étendre le privilège d'une scène secondaire par l'adjonction du genre lyrique, et de faire passer la direction dans les mains d'un nouvel administrateur. Plusieurs journaux s'étaient trop hâtés d'annoncer la conclusion de cet arrangement. Aujourd'hui il est certain que les choses

restent dans le même état. Une affiche, apposée dans le foyer du Vaudeville, a annoncé aux artistes que M. Hippolyte Cogniard conserve l'administration de ce théâtre.

Les études sont nombreuses, actives, et dans quelques jours *le Roman comique*, cette pièce bouffonne inspirée par la joyeuse épopée de Scarron, sera offert au public. La mise en scène en sera des plus curieuses, et l'élite des artistes est chargée d'appuyer l'ouvrage et d'emporter le succès.

\* La reprise de *Marit-Jeanne*, par mademoiselle Clarisse, sans être prochaine, puisque *Michel Brémont* est en pleine prospérité, est cependant poursuivie avec activité; il est probable que l'administration s'efforcera de faire coïncider cette reprise avec celle des *Petites Danaïdes*. Nous n'y verrions qu'un inconvénient, ce serait de laisser tous les soirs beaucoup de curieux à la porte.

### RÉBUS ILLUSTRÉ.



#### EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

Une voie, cric, essence, E, sac, A inca, inca, inca tue faix de thon frais, re.

(Une voix criait sans cesse à Caïn : Caïn, Caïn, qu'as-tu fait de ton frère.)

**Rouge végétal**, dégagé de tout acide, inaltérable à la transpiration, il imite admirablement la nature et trompe les yeux les mieux exercés. Chez madame J. Albert, rue Choiseul, 4.

**Eau Momoro** pour teindre les cheveux et favoris blancs et rouges en toutes nuances d'un ton naturel et sans danger. Prix : 5 fr. la boîte, chez madame MOMORO, place Saint-André-des-Arts, 44. Un coiffeur est attaché à la maison. Dépôt chez CHARDIN-HADANCOURT, parfumeur, rue Saint-André-des-Arts, 7. (*Affranchir.*)

**Fleurs naturelles**, spécialité pour coiffures. Lachaume, rue de la Chaussée-d'Antin, 46.

**Modes.** M<sup>lles</sup> ROMAIN, rue de la Chaussée-d'Antin, 48.

**Cravates mécaniques** de JORDERY fils, s'adaptant d'elles-mêmes. On peut, par ce système, ôter et mettre sa cravate en moins d'une seconde et d'une seule main. Rue Thévenot, n° 42.

**Confection de Robes.** Madame OLMER, rue Montmartre, 481.

**Pelisses, Mantelets, Visites, Sortie de bal.** Nouveautés confectionnées, maison Couchonnal et C<sup>ie</sup>, 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au 4<sup>er</sup> étage.

**Nouveautés.** Maison Chambellan, rue Montmartre, 427, 429.

PARIS, IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.